

# Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

---

Volume 66  
Number 1 *L'exposition postcoloniale*

Article 6

---

6-1-2006

## Les enfants de la guerre : adolescence et violence postcoloniale chez Badjoko, Dongala, Kourouma et Monénembo

Koffi Anyinefa  
*Haverford College*

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [African History Commons](#), [African Languages and Societies Commons](#), [African Studies Commons](#), [French and Francophone Language and Literature Commons](#), [Law and Politics Commons](#), [Peace and Conflict Studies Commons](#), [Race, Ethnicity and Post-Colonial Studies Commons](#), and the [Social Influence and Political Communication Commons](#)

---

### Recommended Citation

Anyinefa, Koffi (2006) "Les enfants de la guerre : adolescence et violence postcoloniale chez Badjoko, Dongala, Kourouma et Monénembo," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 66 : No. 1 , Article 6.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol66/iss1/6>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

**Koffi ANYINEFA**  
Haverford College

## Les enfants de la guerre : adolescence et violence postcoloniale chez Badjoko, Dongala, Kourouma et Monénembo<sup>1</sup>

**Résumé :** Cet article aborde le phénomène des enfants-soldats en se basant sur trois romans et un récit autobiographique. Pourquoi les enfants-soldats participent-ils aux guerres civiles postcoloniales? Comment sont-ils représentés? Ces enfants ne sont pas seulement les victimes de la violence postcoloniale comme les considère souvent l'opinion publique. Ils sont aussi des agents du changement social: leur intervention violente sur la scène politique constitue ainsi la forme la plus radicale de leur volonté de se faire entendre, de se révolter contre la condition précaire qui est la leur dans une Afrique postcoloniale en crise.

Action politique, adolescence, Ahmadou Kourouma, corps politique, corps social, Emmanuel Dongala, enfants-soldats, Lucien Badjoko, Tierno Monénembo, violence postcoloniale

Depuis la parution de *Leviathan* de Thomas Hobbes, nous concevons facilement l'État (et par extension toute organisation sociopolitique) comme un corps, le « corps politique » (*the Body Politique*), par analogie avec l'architecture et le fonctionnement du corps humain. Dans ce corps politique, l'individu accepte librement de renoncer à sa liberté naturelle pour la confier à une souveraineté (le pouvoir politique) pour le bien de tous ses membres :

Le pouvoir politique est ce pouvoir dont dispose toute personne à l'état naturel mais qu'elle abandonne aux mains de la société et de ce fait aux gouvernants que celle-ci s'est choisis avec la confiance explicite ou tacite qu'il sera utilisé pour le bien-être de tous et la préservation de leur propriété<sup>2</sup>. (Locke, 2003 : 176).

<sup>1</sup> Pour les besoins de mon analyse, en fonction de l'âge des protagonistes des textes abordés, je considère comme adolescents ceux-là qui ont entre 12 et 18 ans (âge communément accepté comme celui de la majorité). Les traductions en français de passages originalement en anglais sont les miennes.

<sup>2</sup> « Political power is that power which every man having in the state of nature, has given up into the hands of the society, and therein to the governors, whom the society hath set over itself, with this express or tacit trust, that it shall be employed for their good, and the preservation of their property. »



Mais si ce pouvoir est l'âme du corps politique, il peut aussi dégénérer en pouvoir despotique: « Le pouvoir despotique est un pouvoir absolu, arbitraire que possède une personne sur une autre, de lui enlever la vie quand il lui plaît<sup>3</sup>. » (*Ibid.*: 177).

Cette double conception (métaphorique et organisationnelle) de l'État permet bien de faire converger les deux types de violence qui nous intéressent ici: la violence structurelle du pouvoir despotique – beaucoup plus la norme que l'exception en Afrique postcoloniale – infligée aux citoyens et celle qui, par réaction, se retourne contre lui. La violence contre le pouvoir politique dont il sera question et à laquelle participent les adolescents doit être comprise comme une atteinte à l'intégrité de ce pouvoir despotique, comme une expression de l'incapacité de celui-ci à assurer le bien-être des citoyens de l'État. Les guerres civiles servant de contexte à cette violence sont de fait un démembrement de l'État.

La violence politique constitue probablement l'une des dimensions les plus tangibles et les plus médiatisées de l'histoire contemporaine africaine. Non pas que l'Afrique coloniale (voire précoloniale) n'ait pas connu de violence. En fait, la violence postcoloniale dont il est question, comme l'ont bien montré plusieurs études (voir par exemple Achille Mbembe, 2001), découle directement de violences anciennes (esclavage, colonialisme). Cependant, sans verser dans le pessimisme profond qui est celui de Stephen Smith dans *Négrologie*, il faut reconnaître que l'Afrique postcoloniale connaît une recrudescence, voire une « banalisation » de la violence politique, surtout depuis la dernière décennie du vingtième siècle. De l'avis quasiment unanime des observateurs, cette violence exacerbée est le produit de crises profondes des sociétés africaines postcoloniales qui se sont révélées de façon spectaculaire dans l'après guerre froide.

Une des caractéristiques de cette violence politique est qu'elle a été souvent le fait d'adolescents. Aujourd'hui, l'image si médiatisée de l'enfant-soldat semble avoir cristallisé les représentations les plus emblématiques des sociétés postcoloniales en crise. On s'étonne de cette intervention politique violente des adolescents sur la scène politique. Mais elle était peut-être inévitable. Les adolescents, constituant la couche sociale démographiquement la plus importante, furent aussi les plus grandes victimes des

<sup>3</sup> « Despotical power is an absolute, arbitrary power one man has over another, to take away his life whenever he pleases. »



crises. Les études sont ici aussi unanimes : délinquance, chômage, criminalité, marginalisation socioéconomique et politique semblent être leur lot (voir Mbembe, 1985 et les publications d'organisations humanitaires internationales comme Human Rights Watch).

Mais le phénomène des enfants-soldats n'est guère nouveau. David M. Rosen rappelle, dans *The Armies of the Young*<sup>4</sup>, que les mouvements nationalistes anticoloniaux africains, notamment au Mozambique, avaient utilisé des enfants-soldats. Selon Rosen, l'intérêt contemporain pour ces enfants-soldats trouve son origine dans une perception nouvelle que se fait l'opinion publique des forces se rebellant contre le *statu quo* politique :

Au lieu de mythifier le passé et d'ignorer les milliers d'enfants-soldats qui se sont battus dans les guerres de libération nationale, on ferait mieux de se demander pourquoi il n'y a pas eu de crise internationale de l'enfant-soldat en ces temps-là. La réponse, je crois, est que la crise de l'enfant-soldat est une crise de l'État post-colonial. Pour cette raison, la communauté internationale de groupes caritatifs et des droits de l'homme, autrefois supporters enthousiastes des armées de libération nationale, définissent désormais tous les rebelles et leurs leaders comme des criminels a-politiques maltraitant les enfants<sup>5</sup>. (Rosen, 2005 : 13-14).

Psychologues, organisations internationales (surtout l'ONU et l'UNICEF), militants et défenseurs des droits de l'homme se sont penchés en de nombreuses études sur le phénomène de ces adolescents armés de kalachnikovs semant la terreur. Même si elles reconnaissent les adolescents coupables d'actes violents, ces organisations internationales n'en condamnent pas moins les adultes qui les y auraient incités. Elles préfèrent considérer ces adolescents comme des victimes de la volonté et de la manipulation des adultes. À la limite, cet intérêt pour l'enfant-soldat est influencé par une conception « universelle » de l'adolescence, alors qu'il est difficile de la définir de façon absolue étant donné que ses conceptions varient selon les sociétés et les âges. Par contre, il ne fait pas de doute

<sup>4</sup> Ce livre traite de l'implication des adolescents dans la violence politique en Sierra Leone, en Israël et en Palestine. Le phénomène ne se limite donc pas qu'à l'Afrique. Rosen montre bien que c'est grâce à l'effet conjugué des organisations internationales comme l'UNICEF que la crise de l'enfant-soldat a trouvé un écho retentissant.

<sup>5</sup> « Rather than mythologize the past and render invisible the thousands of child soldiers who fought in wars of national liberation, we should ask why there was no international child-soldier crisis at that time. The answer, I believe, is that the child-soldier crisis is the crisis of the postcolonial state. For that reason the international community of humanitarian and human rights groups and of governments, once avid supporters of the armies of national liberation, have now redefined all rebels and their leaders as apolitical criminals and child abusers. »



qu'universellement entrent en jeu des considérations matérielles dans cette conceptualisation :

L'adolescence est un problème matériel; c'est un corps – le corps individuel et le corps social de générations – qui doit être intégré de façon adéquate dans l'organisation sociale dominante des espaces et des lieux, dans les systèmes dominants des relations économiques et sociales<sup>6</sup>. (Goldberg, 1994 : 34).

Comment donc les sociétés concernées façonnent-elles le corps social des adolescents? Quelles attitudes cette gestion entraîne-t-elle chez eux? En général, les universitaires (anthropologues, politologues et sociologues) sont plus sensibles à la complexité de la conception de l'adolescence. Ils insistent quant à eux aussi bien sur le statut de victimes des enfants-soldats que sur le rôle qu'ils jouent en tant qu'acteurs sociopolitiques dans l'État<sup>7</sup>.

Les écrivains africains francophones, très attentifs à la réalité historique, se sont aussi emparés du sujet depuis la fin des années 1990, inaugurant ainsi une nouvelle thématique littéraire. Cependant, si l'on en croit Pius N. Nkashama, la thématique de l'enfant-soldat n'est pas aussi récente qu'on le pense :

Tout se passe comme si, en abordant la critique des textes littéraires africains, la thématique des « enfants-soldats » devenait une découverte sensationnelle et une expérience des sensations. Depuis la publication d'*Allah n'est pas obligé*, on disserte avec beaucoup d'affectation sur une « trouvaille » thématique qui met en scène des horreurs dégradantes dans lesquelles sont impliqués de jeunes enfants. [...] Pourtant, une observation attentive indique que, en dépit de la médiatisation assourdissante, les textes publiés depuis la « culture coloniale », et qui sont considérés comme les plus représentatifs des « mythologies africaines », sont justement ceux qui exaltent à la caricature les souffrances des « enfants-soldats ». (Nkashama, 2003 : 29-30).

Pour Nkashama, la thématique de l'enfant-soldat date donc de la naissance des premiers romans francophones mettant en scène l'enfant africain aux prises avec la violence coloniale. Ainsi, Samba Diallo de *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, les enfants-narrateurs de *L'enfant noir* de Camara Laye et *Amkoullel*, *l'enfant peul* d'Ahmadou Hampaté Bâ auraient été des soldats de

<sup>6</sup> « Youth is a material problem; it is a body –the individual body and the social body of generations– that has to be properly inserted into the dominant organization of spaces and places, into the dominant systems of economic and social relationships. »

<sup>7</sup> Les titres de deux ouvrages récents sur l'adolescence en Afrique résument très bien cette double représentation: *Vanguard or Vandals* et *Makers and Breakers*, tous les deux de 2005.



l'« expérience coloniale » (*ibid.* : 30), vécue à travers le passage par l'école coloniale ou l'embrigadement des sociétés autochtones. La colonisation ayant été un antagonisme de fait (non seulement une guerre dans le sens premier du mot, c'est-à-dire militaire, mais aussi sur le plan culturel), ces enfants y ont sans doute participé, ne serait-ce qu'indirectement. Ils ont été sacrifiés sur l'autel de la défaite des sociétés africaines concernées (comme Samba Diallo et Laye) ou ont su résister tant qu'il se pouvait à l'ordre colonial nouveau (comme Amkoullé). Si cette lecture de Nkashama (qui fait bien de relever le lexique de la guerre dans maints passages) est pertinente, elle est avant tout métaphorique. Pour rester plus proche de l'acceptation courante de l'enfant-soldat<sup>8</sup>, ces enfants ne se sont jamais battus, militairement parlant. À la rigueur, ils n'ont été que les victimes plutôt passives ou l'enjeu de l'antagonisme qui a opposé leurs parents aux colonisateurs français<sup>9</sup>. En tout cas, cette « guerre » coloniale, du point de vue des enfants, ne se livre qu'au second degré puisqu'ils ne la vivent qu'à travers leur éducation coloniale française. Même si celle-ci constitue une dimension non négligeable de la violence coloniale, elle participe cependant d'un ordre d'après-guerre, comme le suggère si bien Cheikh Hamidou Kane dans *L'aventure ambiguë* :

L'école nouvelle participait de la nature du canon et de l'aimant à la fois. Du canon, elle tient son efficacité d'arme combattante. Mieux que le canon, elle pérennise la conquête. Le canon contraind les corps, l'école fascine les âmes. Où le canon fait un trou de cendre et de mort et, avant que, moisissure tenace, l'homme parmi les ruines n'ait rejailli, l'école nouvelle installe sa paix. Le matin de la résurrection sera un matin de bénédiction par la vertu apaisante de l'école.

De l'aimant, l'école tient son rayonnement. Elle est solidaire d'un ordre nouveau, comme un noyau magnétique est solidaire d'un champ. Le bouleversement de la vie des hommes à l'intérieur de cet ordre nouveau est semblable aux bouleversements de certaines lois physiques à l'intérieur d'un champ magnétique. On voit les hommes se disposer, conquis, le long de lignes de forces invisibles et impérieuses. Le désordre s'organise, la sédition s'apaise, les matins de ressentiments résonnent des chants d'une universelle action de grâce. (Kane, 1961 : 60-61).

<sup>8</sup> Est « enfant-soldat », d'après un document de 1997 de l'UNICEF : « Toute personne âgée de moins de 18 ans, membre d'une force armée régulière ou irrégulière ou d'un groupe armé dans quelque capacité que ce soit. » (« Any person under 18 years of age who is part of any kind of regular or irregular armed force or armed group in any capacity. »; cité par Rosen, 2005 : 9.)

<sup>9</sup> Dans ce contexte, la lecture que propose Jacques Chevrier de *L'aventure ambiguë* comme une partie d'échecs (reprise par Getrey, 1982 : 23-26) est fort intéressante.



Si nous acceptons l'analyse de Kane, la « guerre coloniale », du fait de cet ordre nouveau qu'elle installe, se distingue de toute évidence des guerres postcoloniales africaines auxquelles participent les enfants-soldats. Ces guerres contemporaines sont surtout caractérisées par une anarchie complète, une violence extrême, aveugle; et leur finalité est moins idéologique que matérielle. Il ne s'agit ni d'idéaliser tel type de guerre aux dépens de tel autre ni d'ignorer le racisme latent des discours très souvent alarmistes et apocalyptiques sur ces nouvelles guerres africaines (voir par exemple Kaplan, 2000) ou l'afro-pessimisme qui les sous-tend (Bolya, 2002). Il s'agit de souligner la différence qualitative entre les crises des sociétés africaines à l'heure de la colonisation et celles qui les traversent aujourd'hui et dont le phénomène des enfants-soldats n'est qu'une des manifestations.

Ce phénomène, vu de cette perspective, constitue certainement une nouvelle thématique. En fait, en remontant aux premiers romans de formation de la littérature africaine francophone, Nkashama avait probablement l'intention de souligner la nécessité de prendre en compte la violence coloniale (ne serait-elle que symbolique dans les textes qu'il aborde) dans l'étude des rapports entre violence et littérature en Afrique francophone. L'hypothèse est certainement juste, d'autant plus que les critiques privilégient la violence postcoloniale dans leurs études. Je voudrais cependant, pour ma part, m'intéresser exclusivement à la violence politique postcoloniale. Pourquoi des adolescents ont-ils participé aux violences des guerres civiles postcoloniales? Comment sont-ils représentés? L'objectif de cet article est donc d'analyser et d'interpréter cette intervention violente des adolescents sur la scène politique dans quelques textes récents.

### **Enfants-soldats : pourquoi s'engagent-ils dans les guerres civiles?**

On doit à Ahmadou Kourouma d'avoir porté à l'attention du grand public la thématique des enfants-soldats en littérature francophone africaine avec *Allah n'est pas obligé*<sup>10</sup>. En témoigne le prix Renaudot qui lui a été attribué en 2000. Mais il faut faire remarquer qu'en littérature anglophone, le sujet avait déjà été abordé par les Nigériens

<sup>10</sup> Florent Couao-Zotti est peut-être le premier à aborder ce sujet dans *Charly en guerre*. Le roman a été primé en 1996 au Concours de l'Agence de la Francophonie de Littérature africaine pour enfants.



Chinua Achebe et Ken Saro-Wiwa, respectivement avec « Girls at War » (1972, dans la collection du même titre) et *Sozaboy* (1998).

Dans le roman de Kourouma, le jeune Birahima raconte ses expériences des guerres civiles libérienne et sierra-léonaise des années 1990. Au lendemain de la mort de sa mère, Birahima veut rejoindre sa tante au Liberia avec l'aide de Yacouba, un escroc-multiplicateur de billets de banque, que la guerre civile au Liberia fait rêver de gloire et de richesse. L'opportuniste et cupide marabout suggère à Birahima de se faire enrôler comme enfant-soldat en lui faisant miroiter les avantages matériels qu'il pourra en tirer :

Là-bas, il y avait la guerre tribale. Là-bas, les enfants de la rue comme moi devenaient des enfants-soldats qu'on appelle en pidgin américain d'après mon Harrap's small-soldiers. Les small-soldiers avaient tout et tout. Ils avaient des kalachnikov [sic]. [...] Avec les kalachnikov [sic], les enfants-soldats avaient tout et tout. Ils avaient de l'argent, même des dollars américains. Ils avaient des chaussures, des galons, des radios, des casquettes, et même des voitures qu'on appelle aussi des 4 x 4. J'ai crié Walahé! Walahé. Je voulais partir au Liberia. Vite et vite. Je voulais devenir un enfant-soldat, un small-soldier. (*Allah* : 45).

Pour cet orphelin (son père est mort avant que ne commence le récit) ayant vécu à un moment de sa vie dans la rue et qu'on envoyait à sa tante afin de lui assurer son « riz avec viande et sauce graine » (*ibid.* : 36), le Liberia en guerre que lui peint Yacouba est un véritable pays de cocagne. Du Liberia, Yacouba et son protégé se rendent en Sierra Leone, lui aussi en guerre, toujours en quête de la tante qui s'y trouverait désormais. Lorsqu'ils retrouvent finalement ses traces au Liberia où ils reviennent, ils apprennent sa mort. La quête de la tante aura donc été vaine. Elle s'est transformée en un long séjour dans les différentes factions qui se livrent la guerre. Mais pour Birahima, elle aura servi surtout à faire l'expérience de la violence des guerres civiles libérienne et sierra-léonaise.

La vaste littérature ayant abordé ces deux guerres civiles souligne souvent le fondement économique de celles-ci. Loin d'être exclusivement des antagonismes « tribaux » (schéma qui sert d'habitude à expliquer les crises politiques en Afrique), ces guerres avaient pour principal but le contrôle des ressources économiques, naturelles et humaines des États (ou portions d'États) au profit des chefs de guerre (Reno, 1998). La violence politique s'est en quelque sorte privatisée comme le suggère aussi Kourouma :





Quand on dit qu'il y a guerre tribale dans un pays, ça signifie que des bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse; ils se sont partagé les territoires; ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagé tout et tout et le monde entier les laisse faire. Tout le monde les laisse tuer librement les innocents, les enfants et les femmes. Et ce n'est pas tout! Le plus marrant, chacun défend avec l'énergie du désespoir son gain et, en même temps chacun veut agrandir son domaine. (*Ibid.* : 53).

Les chefs rivaux, Samuel Doe, Charles Taylor, Johnson et El Hadji Koroma sont pour le narrateur des « bandits de grand chemin ». Cependant, ce qui peut choquer, c'est que des enfants participent à cette économie parallèle basée sur la violence militaire : « Dans toutes les guerres tribales et au Liberia, les enfants-soldats, les small-soldiers ou children-soldiers ne sont pas payés. Ils tuent les habitants et emportent tout ce qui est bon à prendre. » (*Ibid.* : 53-54).

Le pays de cocagne promis par Yacouba à Birahima se mue inévitablement en un monde d'extrême violence perpétrée surtout par des adolescents (filles comme garçons), moins par Birahima lui-même que par ceux-là qu'il rencontre dans chacun des camps rivaux qui l'hébergent successivement au cours de la quête de sa tante.

Les chercheurs proposent en général trois types de modèles d'enfants-soldats. Le premier type d'enfant-soldat s'engage sous la pression des adultes; le deuxième type est celui du délinquant opportuniste saisissant l'occasion pour ce qu'elle peut lui apporter matériellement et psychologiquement; enfin le type du révolutionnaire, motivé surtout par la volonté de changer un système politique perçu comme violent, despotique et corrompu (Murphy, 2003). Ces catégories ne sont pas exclusives. L'adolescent peut les occuper en même temps ou passer de l'une à l'autre selon les circonstances.

S'il faut caractériser l'enfant-soldat que fut Birahima selon cette typologie, il est probablement de la première catégorie, celle des adolescents s'étant enrôlés sous la pression d'un adulte. Cependant, dans son cas, la coercition a été plutôt indirecte, ayant pris la forme d'une promesse de rétribution matérielle. C'est l'impossibilité de se voir assurer sa survie au village qui le pousse à l'exil en quête de sa tante et explique en dernier ressort son implication dans les guerres



civiles. La précarité de la vie rurale peut donc aussi constituer la pression qui entraîne les adolescents à s'engager.

D'autres raisons conduisent les enfants à devenir soldats. Il faut sans doute mentionner le rêve de l'héroïsme véhiculé par les médias; le côté séduisant du port de l'arme ou de l'uniforme, le prestige et la puissance qu'ils confèrent. Mais la réalité s'apparente beaucoup plus souvent au cauchemar qu'au rêve : « L'enfant-soldat est le personnage le plus célèbre de cette fin du vingtième siècle. Quand un soldat-enfant meurt, on doit donc dire son oraison funèbre, c'est-à-dire comment il a pu dans ce grand foutu monde devenir un enfant-soldat. » (*Ibid.* : 94).

Les oraisons funèbres que prononce Birahima en l'honneur des adolescents tués permettent à Kourouma de fournir les raisons qui les ont conduits à s'engager dans ces guerres. Kik l'a fait par esprit de revanche, après le massacre de ses parents. Sarah, par exemple, se voit obligée de devenir enfant-soldat pour ne pas « crever de faim » (*ibid.* : 95) après s'être prostituée lorsque l'orphelinat dans lequel elle vivait a été détruit par les rebelles; Sosso, lui, tue son père, en réaction aux violences que celui-ci infligeait à sa mère. Pour échapper à la justice sociale, il quitte le village et s'engage : « Quand on n'a pas de père, de mère, de frère, de sœur, de tante, d'oncle, quand on n'a pas de rien du tout [*sic*], le mieux est de devenir un enfant-soldat. Les enfant-soldats, c'est pour ceux qui n'ont plus rien à foutre sur la terre et dans le ciel d'Allah. » (*Ibid.* : 125). Le petit Sekou, faute de pouvoir aller à l'école parce que sa mère ne peut pas lui payer sa scolarité, fait une fugue d'abord vers Ouagadougou puis se retrouve dans le maquis libérien. Les groupements armés constituent ainsi un asile, une sorte de famille d'adoption pour ces adolescents.

Il n'est pas exagéré de dire que tous ces enfants dont Birama fait l'oraison funèbre sont finalement des victimes indirectes du mauvais fonctionnement de leurs sociétés respectives. Il ne fait pas de doute que les guerres civiles elles-mêmes sont l'expression indéniable de la décomposition (du démembrement) des États postcoloniaux en Afrique, notamment le Liberia et la Sierra Leone (Richards, 1996) où se déroule l'histoire de Birama. Mais la crise est aussi sociale : il semble qu'il n'existe aucune institution qui puisse garantir à ces enfants, qu'ils soient villageois ou citadins, une vie décente. S'il



est clair que l'État postcolonial a failli, les anciennes structures sociales, telles que la famille, ont fait de même. En fait, l'histoire de Birahima, celle de la quête de la tante, est symbolique de cette défaillance de la famille africaine, longtemps conçue comme un espace protecteur :

En général, les enfants en Afrique sont très valorisés par les adultes. C'est pourquoi il est paradoxal que la capacité et peut-être même l'intérêt de prendre soin d'eux décline lorsqu'ils deviennent adolescents. La pauvreté, la misère, la violence, les migrations, le SIDA et la désintégration de la famille contribuent sans doute à ce phénomène. Le simple fait est que la majorité des jeunes Africains ne vivent plus dans des sociétés relativement bien intégrées telles que les ont décrites en riches détails anthropologues et historiens il n'y a guère qu'une ou deux générations. [...] Même le dernier bastion de la société africaine – la famille (étendue) – semble avoir succombé à la pression : familles et parents ont de plus en plus de difficultés à élever l'enfant et à lui assurer une période d'insouciance relative dans laquelle s'épanouir et se développer<sup>11</sup>. (Abbink et Van Kessel, 2005 : 2).

Avec *Allah n'est pas obligé*, nous sommes bien loin des romans d'enfance comme *L'enfant noir* où l'auteur consacre de belles pages aux rituels accompagnant presque toute activité humaine. Dans le roman de Kourouma, la circoncision de Birahima est décrite symboliquement en deux paragraphes. Pire, la sortie du bois sacré des initiés est le passeport pour quitter le village : « Le jour où nous avons quitté le bois sacré, nous avons bien mangé et bien dansé. Nous n'étions plus des bilakoros, nous étions des initiés, des vrais hommes. Et moi je pouvais quitter le village sans choquer personne, sans que personne jase. » (*Allah* : 37). Si l'initiation ne sert plus à garantir sa place à l'enfant dans la société, mais à le conduire à l'exil, elle ne sert plus sa fonction sociale et psychologique. Elle est d'ailleurs même détournée au service de la violence pendant la guerre civile en Sierra Leone par exemple. Ici, les enfants-soldats, pour faire partie des « lycéens de la révolution », une sorte d'élite militaire, doivent tuer leurs parents, manger de la chair humaine, boire du sang humain pour s'aguerrir, devenir cruels et se protéger contre les balles de l'ennemi :

<sup>11</sup> « It is a paradox that while *children* in Africa are highly valued by adults, the ability, and perhaps even the interest, to care for them declines as they become adolescents. Poverty and destitution, violence, migration, AIDS, and the breakdown of the family also contribute to this. The simple fact is that most of Africa's young people are no longer growing up in the relatively well-integrated societies described in rich detail by anthropologists and historians only one or two generations ago. [...] Even the last bastion of African society – the (extended) family – seems to have succumbed to the pressure as parents and relatives find it increasingly difficult to foster the young and provide them with a relatively carefree period in which to grow and develop. »



L'initiation du petit lycaon se fait dans un bois. Il porte des jupes en raphia, ça chante, danse et ça coupe fort les mains et les bras des citoyens sierra-léonais. Ça consomme après une boule de viande, une boule de viande qui est sûrement de la chair humaine. Cette boule sert de délicat et délicieux repas de fin de fête aux initiés. (*Ibid.* : 189).

Ces « nouveaux » rituels (de guerre) copient sans doute la dramaturgie des « anciens » rituels d'initiation comme la circoncision, à cette différence que le corps de l'enfant n'est plus l'objet de la violence physique, mais son agent. Mais c'est probablement la finalité de cette violence qui est fondamentalement différente dans les deux cas de figure. Dans les anciens rituels, la violence est conçue avant tout comme le médium de l'intégration de l'enfant dans le corps social; elle en est un élément constitutif. On ne peut pas en dire de même pour les nouveaux. Si la violence est ici aussi véhicule de cohésion et d'identification, elle est en même temps exclusive, belliqueuse et assassine, à la fois effet et cause d'un démembrement de la communauté.

Il n'y pas que la faillite des anciennes structures sociales (ou leur récupération à des fins néfastes) qui explique la précarité de la situation de l'adolescent africain. L'école française qui assurait encore naguère la promotion socioéconomique de l'enfant n'a pu garantir aucune formation quelconque à Birahima, quitte à lui promettre un avenir décent. Cette institution est aussi en crise, non seulement parce que les représentations qu'on s'en fait sont négatives, mais aussi parce qu'elle est devenue un lieu de formation incomplète, fabriquant tout aux mieux des chômeurs :

Mon école n'est pas arrivée très loin; j'ai coupé cours élémentaire deux. J'ai quitté le banc parce que tout le monde dit que l'école ne vaut plus rien, même pas le pet d'une vieille grand-mère [...] parce que, même avec la licence de l'université, on n'est pas fichu d'être infirmier ou instituteur dans une des républiques bananières corrompues de l'Afrique francophone. [...] Mais fréquenter jusqu'à cours élémentaire deux n'est pas forcément autonome et mirifique. On connaît un peu, mais pas assez; on ressemble à ce que les nègres noirs africains indigènes appellent une galette aux deux faces braisées. On n'est plus villageois, sauvages comme les autres noirs nègres africains indigènes. [...] Mais on ignore géographie, grammaire, conjugaison, divisions et rédaction<sup>12</sup>. (*Ibid.* : 10).

Si Birahima est si insolent et parle si mal le français, c'est qu'il n'a reçu aucune formation solide, ni traditionnelle ni moderne.

<sup>12</sup> Au sujet des crises de l'école africaine, voir Mbembe (1985, chapitre 2) et les contributions de Philippe Hugon et Charles Delorme dans *La France et l'Afrique. Vade-mecum pour un nouveau voyage* de Serge Michailof.



Son « français pourri » est bien la marque de cette déficience. Il faut surtout se garder de penser qu'ici Kourouma reste fidèle à la technique de l'oralité qui caractérise ses œuvres. Cette technique illustre bien la volonté de l'écrivain de donner un substrat culturel (malinké) à ses romans précédents. Ici, le caractère oral du récit de Birahima porte un autre sens, notamment la marque déficitaire de formation du protagoniste<sup>13</sup>. Malgré la crise de l'école, celle-ci reste encore un véhicule important de réussite socioéconomique. Parents et enfants y investissent beaucoup de ressources et les adolescents aspirent en majorité à une bonne éducation. C'est ce qu'on voit chez Birahima qui s'affuble de quatre dictionnaires pour narrer son récit. Ironiquement, dans son cas, loin d'en être le symbole, ils en soulignent plutôt l'absence.

Face à ces crises des institutions sociales qui devraient prendre en charge l'enfant, l'armée ou les groupements armés contestant la légitimité du pouvoir politique officiel occupent le vide laissé par celles-là. Les chefs de guerre charismatiques comme le colonel Papa le bon (Kourouma) ou comme Luetsha (Badjoko) deviennent rapidement des figures paternelles, et la formation militaire remplace l'éducation scolaire, la guerre devient une sorte d'école : « Moi, j'allais désormais à la guerre comme d'autres vont à l'école. » (Badjoko, 2005 : 84). Les pérégrinations de Birahima à travers une bonne partie de l'Afrique de l'Ouest (son expérience de la guerre civile au Liberia et en Sierra Leone) constituent dans ce sens une initiation aux difficultés de la vie de l'adolescent dans l'Afrique postcoloniale. En fait, il y aura appris « l'art de la guerre », reçu une formation qui lui sera utile quelques années plus tard. Dans *Quand on refuse on dit non*, roman posthume et incomplet, Kourouma reprend l'histoire de Birahima, cette fois-ci dans une Côte d'Ivoire à son tour en pleine guerre civile. Pour gagner de l'argent afin de pouvoir épouser Fanta, la fille qu'il aime, Birahima va s'engager dans les « supplétifs libériens » : « Cette guerre était menée par des enfants-soldats qui ont grandi et sont devenus de vrais soldats. Une fois la paix revenue dans leur pays, ils n'avaient plus d'emplois de tueurs. »

<sup>13</sup> Il est fort intéressant de souligner que les enfants-soldats recourent souvent à une langue « pourrie » pour narrer leur aventure. Ken Saro-Wiwa à qui j'emprunte l'expression écrit à propos de *Sozaboy* : « La langue de Pétit Militaire est ce que j'appellerais de "l'anglais pourri", c'est-à-dire, un mélange de pidgin nigérian, de mauvais anglais et, ça et là, d'expressions en bon anglais ou même en anglais idiomatique. C'est une langue désordonnée et confuse. Résultat d'une instruction médiocre et de possibilités très réduites. [...] Elle se développe dans l'anarchie, elle est partie intégrante de la société désorganisée et instable dans laquelle Pétit Militaire doit vivre, se mouvoir, et qui ne lui permet pas d'être. » (Saro-Wiwa, 1998 : 19). C'est la même langue qui caractérise *Beasts of No Nations*, le roman d'un autre auteur nigérian, Uzodinma Iweala.



(Kourouma, 2004 : 158). Ils se sont alors engagés dans la guerre en Côte d'Ivoire.

Si Birahima a été forcé par sa situation économique (ou si l'on veut par Yacouba) à devenir enfant-soldat, Johnny Chien Méchant, du roman éponyme d'Emmanuel Dongala, correspond plutôt au type de l'enfant-soldat délinquant. Dans *Johnny Chien Méchant*, Emmanuel Dongala retrace la chronique de quelques jours de guerre civile dans un pays d'Afrique centrale fictif, à partir de la perspective de deux jeunes adolescents de seize ans, Laokolé et Johnny. Johnny est membre d'une des milices qui se combattent pour imposer chacune son hégémonie sur le pays. Laokolé, quant à elle, est l'une des nombreuses victimes de cette guerre civile, en fuite devant l'avancée des combattants qui pillent, massacrent et violent. Tour à tour, chacun d'eux décrit cette guerre de sa propre perspective. Ainsi, de ces deux points de vue ressort une représentation contrastée de cette guerre où l'enfant-soldat est la brute, et la jeune fille, la victime des exactions commises par celui-là.

Il intéressant de noter que la famille de Johnny n'est évoquée à aucun moment dans le roman, alors que le récit de Laokolé est avant tout celui d'une famille. Tout comme Birahima, la scolarité de Johnny s'est arrêtée tôt, au niveau de l'école primaire. Cependant, il en est très fier puisque parmi ses pairs il a été le plus loin dans ses études, ce qui lui fait croire qu'il est intelligent (qualité très souvent démentie dans le roman par ses propres actes et déclarations) et lui donne un ascendant sur eux.

Johnny s'engage dans la milice un peu par naïveté, séduit par le discours « tribaliste » d'un « intellectuel ». Beaucoup plus que le contenu idéologique du discours que toute réalité dément (Johnny, comme beaucoup d'autres personnages secondaires du roman, ne croit pas à l'antagonisme tribal qu'avance cet intellectuel comme justificatif de la guerre; par ailleurs, lui-même sort avec Lovelita, une jeune fille d'un autre groupe ethnique que le sien). Ce sont les « gros mots » de l'intellectuel qui le séduisent :

[I]l fallait plus que la sacro-sainte tribu pour me faire suivre aveuglément un homme politique. Et puis soudain tout avait basculé quand il avait dit qu'il était docteur en quelque chose, professeur dans une université quelque part. Là j'avais vraiment prêté attention. C'était un intellectuel! Dans notre pays, tout le monde, en particulier les jeunes, admirait les politiciens, les militaires, les musiciens et les footballeurs, bref, tout sauf les intellectuels, surtout



pas les professeurs. Moi, je les respectais. Ils avaient des gros diplômes et parlaient un gros français, ils étaient plus intelligents que les politiciens parce qu'ils avaient lu beaucoup de livres sur la politologie, la polémologie, la pharmacologie, la phrénologie, et la phénoménologie, la topologie, la géologie et j'en passe car je n'ai cité là que les disciplines dont j'ai entendu parler et je suis sûr qu'ils avaient lu des bouquins dans des disciplines dont je n'ai jamais entendu parler. (*Johnny*: 105).

Comme Birahima (et ses quatre dictionnaires), Johnny aspire à une formation solide. C'est pourquoi il va collectionner des livres comme butin de guerre. Ce fétichisme pour les dictionnaires ou les livres chez Johnny et Birahima est bien une compensation de leur manque d'éducation solide et l'expression sublimée de leur rêve d'y accéder.

Birahima, on l'a vu, a été plus ou moins forcé à devenir enfant-soldat. On pourrait dire aussi que Johnny a été séduit par les sirènes de l'intellectualisme. Cependant, Johnny est moins naïf que Birahima, même s'il accepte de ressasser comme un perroquet le discours justificatif de la guerre qu'avancent les chefs de sa milice et dont la langue de bois en souligne la vacuité. Par exemple, après la prise de la Maison de la Radio par son unité, Johnny n'hésite pas à violer la plus grande vedette de la télévision du pays et à tuer plusieurs journalistes. Il avance, pour justifier ses actes :

Ils [les journalistes] n'avaient qu'à ne pas faire la propagande de ce pouvoir et de son président ennemi du peuple et de la démocratie, génocidaire qui ne respectait pas les droits de l'homme. Je crois que c'est ce qu'on nous avait dit de répéter. Ils avaient qu'à ne pas nous traiter de rebelles et de bandits. (*Ibid.* : 32).

Il est clair que Johnny n'adhère point à ce discours quand bien même il justifierait d'une certaine façon ses propres actes répréhensibles. La violence infligée aux journalistes est aussi un acte de vengeance, mais Johnny comprend trop bien l'enjeu véritable de la guerre civile dans son pays :

Lorsque les combats avaient commencé, nous on savait seulement que, comme d'habitude, deux leaders politiques se battaient pour le pouvoir après des élections que l'un disait truquées et que l'autre disait démocratiques et transparentes. Nous on s'en foutait parce que nous connaissions la nature des hommes politiques de chez nous. Tous des sorciers. Ils arrivaient à vous soûler avec des paroles plus sucrées que du vin de palme fraîchement récolté et pendant que vous vous laissiez bercer par le ronron de ces belles paroles, ils avaient vite fait de grimper sur votre dos pour atteindre le mât





de cocagne qu'ils convoitaient et une fois là-haut, riches et bien gavés, ils vous pétaient dessus. (*Ibid.* : 100-101).

Cette guerre paraît idéologiquement futile puisque c'est à peine si le narrateur peut faire la distinction entre les deux factions qui se combattent :

Ils nous avaient dit qu'ils étaient du Mouvement pour la libération démocratique du peuple, le MPLDP, et qu'ils combattaient contre les partisans du Mouvement pour la libération totale du peuple, le MPLTP. Ils nous demandaient de prendre les armes pour les soutenir. MPLDP contre MPLTP. Avouez que pour nous c'était blanc bonnet et bonnet blanc. Pourquoi soutenir l'un ou l'autre? (*Ibid.* : 101).

Quel est alors le but de cette guerre civile? Johnny Chien Méchant, lors d'un épisode, exhorte les membres de son unité à piller la population qu'ils venaient de massacrer. Il se rend cependant rapidement compte de l'inutilité de l'injonction :

Je ne sais pas pourquoi je racontais cela à une bande de gens qui n'avaient rien à apprendre dans l'art de piller puisqu'ils l'avaient fait déjà mille fois et puisque c'était la raison majeure pour laquelle nous combattons. Pour nous enrichir. Pour faire ramper un adulte. Pour avoir toutes les nanas qu'on voulait. Pour la puissance que donnait un fusil. Pour être maître du monde. Ouais, tout ça à la fois. Mais nos chefs et notre président nous ont ordonné de ne pas dire cela. Ils nous ont enjoint de dire à ceux qui nous poseraient des questions que nous combattons pour la liberté et la démocratie et cela pour nous attirer les sympathies du monde extérieur. (*Ibid.* : 80).

Avant d'intégrer les rangs de la milice, Johnny était membre de la « Société des Ambianceurs » (*ibid.* : 355), ces jeunes Congolais qui s'habillent des grandes marques vestimentaires européennes. Il est en outre grand amateur de films de guerre et d'action, admire les Schwarzenegger, Chuck Norris et Rambo aussi bien que les idoles du hip-hop tel Tupak Shakur. Pourrait-on trouver dans ces attributs de la jeunesse citadine africaine les germes de la violence déployée ici par Johnny? En d'autres termes, quel rôle joue la globalisation de la culture dans la violence de l'Afrique postcoloniale?

Si le phénomène de la sape n'est pas lié directement à la violence, il participe certainement de celui de la globalisation en Afrique. On peut lui trouver un aspect créatif, dans le sens que les jeunes Africains s'approprient et domestiquent des valeurs culturelles occidentales (Gandoulou, 1989; Thomas, 2003). Cependant, n'est-il pas aussi





l'expression larvée des crises sociales, culturelles et politiques qui traversent le continent? Le rêve de l'ailleurs, l'adoption radicale de signes culturels occidentaux véhiculés par l'école, les médias et les voyages signifient probablement le rejet des valeurs locales. Ils sont l'expression exacerbée d'un mal-être général. Ce fétichisme de la mode vestimentaire, cette économie de l'élégance constitue peut-être l'un des domaines où les aspirations des adolescents sont le moins contrôlables par les adultes.

En revanche, on acceptera facilement que les médias modernes (films de guerre, films pornographiques, musique hip-hop, entre autres) ont une influence néfaste sur la jeunesse. Dans *Fighting for the Rainforest*, Paul Richards (1996: 105-114) affirme que l'exposition des adolescents libériens à la violence contenue dans les médias modernes tels que le film ou la vidéo ne constituait pas, contrairement à l'opinion dominante, une cause directe de la participation des adolescents à la guerre. S'il est vrai que les nouveaux médias peuvent se mettre au service du développement en Afrique, il ne faut pas non plus négliger leur impact négatif sur la jeunesse africaine. Les excès de violence dans ces médias entraînent parfois la violence (Amouzou, 2003). Dans le roman de Dongala, il ne fait pas de doute qu'il existe une culture populaire de la violence chez les adolescents, qui trouvera un champ d'expérimentation pendant la guerre civile. Les noms dont ils s'affublent, leurs actes, leurs références historiques et culturelles (même si elles sont souvent fausses) le prouvent. En Afrique (comme ailleurs), la culture populaire, beaucoup plus que les écoles, semble constituer désormais le site pédagogique principal des adolescents. L'école de la rue se formalise aux dépens de l'école formelle en crise et de plus en plus étrangère à la vie des adolescents (voir Giroux, 1989).

Dans *J'étais enfant-soldat*, Lucien Badjoko souligne lui aussi l'influence néfaste des médias modernes sur les jeunes :

Je pensais aux films que je regardais chaque jour sur l'appareil vidéo de la maison. Des films d'action où ça chicotait avec des armes... J'appréciais vraiment. Je voulais vivre ce genre d'histoires. Schwarzenegger, Norris et l'autre aussi là... Van Damme! Vraiment je les admirais. À l'école j'échangeais des cassettes avec des amis et tous les jours les combats sur l'écran faisaient monter mon adrénaline. Enfoncé dans le fauteuil, l'agitation de la maison disparaissait. Il ne restait plus que les combats, que mes mains



qui s'ouvraient et se fermaient. Je trépisais, mon cou se tendait puis, la seconde suivante, s'enfonçait dans mes épaules. Je savais aussi dessiner un pistolet et une kalachnikov. Et j'avais des armes en plastique. Dans la clôture de la maison, je mimais la guerre avec mes amis. (*J'étais* : 18).

Le texte de Badjoko se distingue du fait qu'il est l'autobiographie d'un enfant-soldat (rédigé avec l'aide de la journaliste Katia Clarens) après sa démobilisation<sup>14</sup>. Contrairement aux personnages de Birahima ou de Johnny, Badjoko n'a été ni forcé ni poussé par de bas instincts à s'enrôler dans l'armée<sup>15</sup>. Comme il le dit lui-même : « j'étais pourtant un enfant heureux, issu d'une famille aisée en plus. Mais un jour d'octobre 1996 en sortant de l'école – j'allais avoir douze ans – je me suis engagé et j'ai rejoint le mouvement rebelle de Kabila. » (*Ibid.* : 16-17). Chez lui, c'est l'attrait de l'uniforme militaire qui a été déterminant (il « trouvait beau [Paul, un recruteur] dans son uniforme, [il] voulais[t] tellement en avoir un comme ça » (*ibid.* : 17)).

Cependant, l'adolescent vibre aussi d'une fibre patriotique, certes de façon un peu naïve. S'il rêve de jouer les Schwarzenegger, c'est au service de la libération de son pays du joug du pouvoir despotique de Mobutu : « Oui, je voulais être un libérateur. Un héros dans l'histoire de mon pays. » (*Ibid.* : 19). La fascination pour l'armée disparaîtra dès que le jeune Badjoko s'enrôle. Il s'était représenté l'aventure sous des traits séduisants : le camp d'entraînement ressemble à un camp de réfugiés (*ibid.* : 20), la formation est brutale, humiliante aussi bien physiquement, psychologiquement que sexuellement. L'enfant se rend compte qu'il a troqué son enfance paisible et heureuse auprès de sa mère contre une réalité détestable et dangereuse. Lorsque trois de ses camarades meurent après des coups de bottes reçus pendant l'initiation, Lucien se représente ainsi sa propre mort prochaine :

Ma mère sera peut-être triste. Elle est si belle. Vraiment, une très belle femme avec sa petite cicatrice sur le menton. Elle m'aime tellement... Elle vient pour me consoler dès qu'elle entend mes cris. Moi aussi je l'aime et je passe du temps avec elle. Elle m'apprend à préparer le poisson, la viande, le riz et à faire le fofou, un plat traditionnel congolais à base de farine de manioc. Nous, dans l'Est, on y ajoute du sorgho qui donne une couleur marron. Tous les deux,

<sup>14</sup> L'expérience que raconte Badjoko dans ce récit autobiographique rappelle en maints endroits celles des « kadogos » (enfants-soldats congolais) dont parle Cheuzeville (2003) dans son livre.

<sup>15</sup> Nous avons cependant un autre adolescent dans le récit, Kas, qui a échoué dans les rangs de l'armée de Kabila après une fugue de la maison. Son père était incapable de l'envoyer à l'école et il subissait les abus de sa belle-mère.



on tourne dans la cuisine, elle rit de me voir si concentré. Moi, je l'admire en cachette et mon cœur se gonfle d'amour. Je sais que je suis son petit préféré. (*Ibid.* : 23).

Après avoir surmonté les difficiles épreuves de son initiation et réprimé ses premiers cauchemars, toute velléité de résistance contre la réalité violente qu'il vit disparaît chez Badjoko. L'adolescent découvre peu à peu que sa formation militaire fait « rentrer le pouvoir en lui » (*ibid.* : 34). Il accepte de devenir une bête sauvage (*ibid.* : 35), de violenter les autres. Son initiation à la violence est complète. C'est qu'entre-temps, le corps de l'adolescent est devenu plus robuste et que son lavage de cerveau a bien réussi à coups de promesses pour l'après-guerre et d'idées nationalistes auxquelles l'enfant était de toute façon prédisposé à s'identifier :

Le soir, il y avait des causeries avec les instructeurs. On nous expliquait comment Mobutu et ses FAZ [Forces armées zaïroises] avaient pillé le pays. Comment ils avaient humilié nos familles. Que le pays devait être libéré. C'était notre grande mission. On nous disait aussi comment on vivrait en arrivant à Kinshasa. La ville lumière, la capitale. Là, pour nous, il y aurait des belles maisons et des grosses voitures. Et de très belles femmes. On ferait les plus grandes académies militaires en Europe ou aux États-Unis... Moi, les femmes, je m'en fichais un peu. Mais des belles voitures... Comme dans les films... Et l'académie. Surtout l'académie. Et l'argent aussi : primes de guerre, gros salaire... Tout. (*Ibid.* : 36-37).

De bataille en bataille, au Congo contre l'armée régulière de Mobutu, mais aussi au Rwanda pour soutenir le combat du FLR (Front de Libération du Rwanda), Badjoko fait ses preuves. Tout aussi brutal que ses pairs, il lui reste cependant quelque humanité pour provoquer chez lui une réaction saine à la violence, une volonté de sortir le moins endommagé que possible de la violence délibérée à laquelle il se livre : les nombreux cauchemars qu'il fait en sont l'expression inconsciente. Cette volonté d'intégrité sera incarnée par la figure patriotique du commandant Anselme Masasu Nindaga qu'il va rencontrer. Lorsque les troupes rebelles arrivent enfin à Kinshasa, le moment d'euphorie passé, Badjoko connaît une grande déception. Non seulement les dissensions s'installent au sein de l'armée victorieuse, mais les enfants-soldats sont aussi mis à l'écart. Lucien est soupçonné de trahison, torturé, mis en prison, relâché, redéployé sur d'autres fronts, démobilisé et finalement abandonné à lui-même. Il est complètement désillusionné : « Nous avons sacrifié notre vie, oui. Mon enfance s'était envolée et je n'avais eu aucune récompense. J'étais furieux. » (*Ibid.* : 152).



Après sa démobilisation, Badjoko poursuit ses études, mais il souffre toujours des séquelles de la guerre :

Pour ce qui est de la souffrance... Les psychologues ont échoué. J'ai mal. Dans mon esprit, la colère ne l'emporte pas mais elle me guette. Ça a longtemps été un rempart entre moi et les choses, la colère. Aujourd'hui que ma vie est plus tranquille, j'aimerais qu'elle me laisse en paix. (*Ibid.* : 156).

Le récit de Badjoko peut se lire comme celui d'une expérience se terminant tout de même de manière positive malgré les conséquences psychologiques de cette guerre. La grande question que pose le livre est celle de l'avenir de ces nombreux adolescents congolais ayant participé à la guerre civile. Dans les dernières pages du livre, Badjoko n'est guère optimiste en ce qui concerne leur sort :

Dans la rue, je croise mes frères kadogos. Ils quémandent pour manger. Dans les marchés ils déambulent avec des yeux exorbités par la drogue. Je crois qu'ils sniffent du kérosène. Certains ont un bras tranché ou une jambe abîmée. Ils avancent hagards. Qui se soucie d'eux ? Nous étions arrivés triomphants dans la capitale. Ça oui. Le long du grand boulevard, les mamans s'étaient précipitées pour jeter leur pagne à nos pieds. (*Ibid.*).

La réinsertion des enfants-soldats dans la vie civile après la fin des hostilités constitue en effet une des dimensions les plus urgentes de l'après-guerre et n'est toujours pas facile<sup>16</sup>.

L'expérience de Badjoko pose de façon fondamentale la question des adolescents en tant qu'agents du changement politique en Afrique et celle de leur recours à la violence pour aboutir à leurs fins. Le jeune homme est si déçu parce qu'en dépit de ses grands sacrifices physiques et psychologiques, son engagement a été vain. Il n'a pas abouti au changement politique et social profond dont il rêvait. Il constate amèrement qu'il n'a servi que de marionnette dans le dessein personnel de ses chefs militaires. Dans ce sens, son engagement n'est fondamentalement guère différent de celui des autres adolescents. Leur action à tous, quelles que soient les nuances qu'on peut y apporter, a finalement été récupérée par les adultes. Étudiant les trois types d'enfants-soldats (le révolutionnaire, le délinquant et l'enfant forcé) que nous avons repris ici, William P. Murphy propose un quatrième type d'explication de leur engagement.

<sup>16</sup> Les organisations internationales et nationales se préoccupent beaucoup du sort de ces adolescents. En ce qui concerne les difficultés de réinsertion sociale de ces enfants démobilisés au Liberia, voir le documentaire *Return to Freetown* de Sorious Samura, sorti en 2002.



Il suggère de repenser l'intervention violente des enfants sur la scène politique comme une forme de clientélisme militaire. Le modèle s'inspirant des théories de Weber sur le patronage clientéliste s'intéresse moins à la violence des adolescents qu'à la structure des relations entre ceux-ci et les adultes. Ce modèle, écrit-il,

intègre les autres approches au sein d'une conception des enfants-soldats comme clientèle pour le patronage des commandants militaires et comme personnel patrimonial dans la gestion des territoires capturés. [...] Le patrimonialisme en tant qu'idéologie et pratique administrative a un autre avantage, celui d'attirer l'attention sur les contradictions entre buts révolutionnaires et moyens politiques<sup>17</sup>. (Murphy, 2003 : 78).

La culture des enfants-soldats est certainement une création du monde des adultes. Mais reconnaissant cela, il ne faut pas non plus ignorer le potentiel révolutionnaire de leur intervention (comme on l'a vu chez Badjoko), leur volonté initiale de produire un changement. Bref, il est nécessaire de ne pas voir en eux que des victimes d'un monde d'adultes.

## Adolescents : victimes de guerres

Les guerres font toujours des victimes que la sagesse populaire se représente le plus souvent sous les traits d'un enfant ou d'une femme. Les deux textes que je vais évoquer dans cette partie de l'article ne s'écartent pas de cette représentation.

Dans *Johnny Chien Méchant*, Dongala nous brosse le portrait de l'adolescent-victime avec Laokolé. Celle-ci est tout le contraire de Johnny Chien Méchant dont j'ai parlé plus haut, non seulement parce qu'elle est du sexe opposé, mais aussi parce qu'intellectuellement tout les sépare : ils ont certes le même âge, mais alors que Johnny a à peine reçu une éducation élémentaire, Laokolé est en classe de terminale. Si Johnny rêve de devenir un intellectuel, Laokolé l'est. Elle comprend beaucoup mieux le climat politique national et international. Johnny est en fait un ignare dont les analyses erronées de la réalité sont souvent redressées par Laokolé. De façon plus significative, leur différence est soulignée par l'absence de famille chez Johnny. Laokolé, par contre, vivait au sein d'une famille

<sup>17</sup> « Subsumes the other approaches within a broader institutional structure of child soldiers as clients to the patronage of military commanders and as patrimonial staff in the administration of capture territories. [...] Patrimonialism as both an ideology and an administrative practice has a further analytical advantage of drawing attention to the contradiction between revolutionary goals and political means. »



harmonieuse avant le début de la guerre civile : un père maçon, une mère marchande et un frère. Lorsque le roman commence, le père a déjà été tué, la mère, paralysée au cours des premières exactions des milices sur la population.

De façon symbolique, les hostilités débutent le jour où commençaient les premières épreuves du baccalauréat. Pour cette adolescente à l'esprit cartésien, cette guerre qui va bouleverser complètement sa vie est des plus illogiques : « [M]ais ici les choses n'avaient plus aucune logique, on saccageait pour saccager, on tuait pour tuer, on pillait pour piller, même les choses les plus invraisemblables. » (*Johnny* : 26). La guerre change les rôles dans cette famille. Devenue désormais son chef (« À seize ans, on était déjà une femme. Je suis maintenant la mère de ma mère et la mère de mon frère » (*ibid.* : 60)), Laokolé réunit sa famille et quelques biens pour fuir devant les miliciens. Tout au long du livre, c'est avec courage et ténacité qu'elle lutte pour protéger sa famille. Mais à la fin, si elle échappe à la mort, plusieurs fois frôlée, sa lutte aura été vaine : la mère meurt et Fofu, son frère, disparaît au cours de la fuite chaotique. En fait, la guerre ne lui enlève pas seulement sa famille, mais elle y perd aussi sa meilleure amie et une « tante ». En outre, l'avenir de cette jeune fille brillante, rêvant de devenir maître-maçon comme son père ou ingénieur, est compromis.

Si l'expérience de la guerre civile du point de vue de Johnny revient au récit d'une cavalcade violente et meurtrière, celle de Laokolé est racontée de la perspective de la victime. C'est à travers elle que Dongala condamne les atrocités de la guerre, met à nu la violence aveugle, délibérée des actes de Chien Méchant. En effet, ce sont les mêmes événements que narrent les deux protagonistes, mais d'une perspective radicalement différente. Et lorsqu'ils répètent, dans une sorte de transition d'un récit à l'autre, certaines phrases (« La journée avait été bien longue en vérité » (*ibid.* : 157-158) ou « Vraiment, les gens sont méchants, ils n'ont pas de cœur » (*ibid.* : 55, 70)), il est évident que ces deux jeunes gens interprètent différemment la même réalité.

Ces deux destins parallèles se croisent brièvement dans le roman sans cependant véritablement s'affronter. Le face-à-face véritable a lieu dans les dernières pages du roman lorsque Johnny enlève Laokolé et la séquestre dans une maison abritant son butin de guerre : télévisions, chaînes musicales, ordinateurs, frigos, gazinières,



produits pharmaceutiques, livres (*ibid.* : 351). Ironiquement, c'est avec un des livres pillés, une grosse Bible (justice divine?), que Laokolé assomme Johnny avant de lui « écraser ces organes génitaux qui avaient humilié tant de femmes. » (*Ibid.* : 361). On comprend que cette violence vengeresse se fait non seulement en son propre nom, mais en celui de toutes celles qu'il a violées et tuées. Johnny sera littéralement émasculé par Laokolé : « J'ai frappé entre ses jambes, j'ai piétiné, écrabouillé, écrasé son bas-ventre. J'ai frappé comme une furie prise de folie furieuse. Quand je me suis calmée, son corps était inerte. » (*Ibid.*). Le roman se termine sur une image idyllique : Laokolé quittant la maison-prison avec dans ses bras une fillette qu'elle avait ravie à la violence de Johnny :

L'air frais m'a donné un coup de fouet. Et j'ai ressenti une joie m'envahir. Joie d'être vivante. Joie d'avoir survécu. Joie de continuer à vivre. L'air frais a aussi ravivé l'enfant, puisqu'elle s'est mise à pleurer. C'était bien ainsi car un enfant qui pleure est un enfant qui vit. Et je me suis souvenue que ma petite fille n'avait pas de nom. Or toute existence dans l'univers commençait par un nom. J'ai plongé ma mémoire dans le riche patrimoine de la langue de mon grand-père et j'en suis revenue avec le mot le plus pur de ma tribu, le mot le plus beau reflétant parfaitement ce moment : *Kiessé!* La joie! Mon enfant, je te nomme Kiessé! Et j'ai regardé vers le ciel : elles étaient là, diamants brillants, couronnant nos têtes. Que ferions-nous sans les étoiles? (*Ibid.*).

À la fin du livre, Johnny est mort. Mais de quoi sera fait l'avenir de Laokolé? Cette fin lyrique contraste grandement avec les événements narrés, mais trahit une des intentions de ce roman. La jeunesse mise en scène est stratifiée selon le sexe : les garçons tels que Johnny sont bien des prédateurs, destructeurs de la société, de la famille alors que les filles, à l'image de Laokolé, en seraient les préservatrices. Dongala semble souscrire ici à l'approche traditionnelle des rôles de sexes dans les guerres, approche qui souligne souvent l'affinité entre l'homme et la guerre et celle entre la femme et la paix, la différence entre l'homme « soldat » et la femme représentant la société civile. Il est vrai que Dongala met aussi en scène le personnage de Lovelita, l'amie de Johnny. Mais c'est sous l'injonction de celui-ci et plutôt pour lui faire plaisir qu'elle se métamorphose en enfant-soldat.

Historiquement cependant, la question semble plus complexe : les filles se sont bien engagées dans les combats comme les garçons (on le voit chez Kourouma), toutefois en nombre plus restreint<sup>18</sup>.

<sup>18</sup> Dans le contexte anglophone, on lira avec intérêt l'autobiographie de l'Ougandaise China Keitetsi (2002) dans laquelle elle raconte sa vie de jeune fille-soldat dans les



D'ailleurs, même lorsqu'elles ne participent pas aux combats, elles en partagent indirectement la violence en tant que compagnes des soldats (Utas). Le butin de guerre de Johnny est en partie destiné à Lovelita.

L'impact négatif de la guerre sur les adolescents se pose autrement qu'en terme de relations de sexe. Il s'exprime aussi de façon traumatique. On l'a vu chez Badjoko avec la récurrence des cauchemars, mais Faustin, le protagoniste de *L'ainé des orphelins* de Tierno Monénembo, montre les symptômes les plus classiques du traumatisme d'après-guerre.

Lorsque s'ouvre le roman, Faustin, en prison depuis trois ans, attend son exécution pour homicide :

Je m'appelle Faustin, Faustin Nsenghimana. J'ai quinze ans. Je suis dans une cellule de la prison centrale de Kigali. J'attends d'être exécuté. Je vivais avec mes parents au village de Nyamata quand les *avènements* ont commencé. Quand je pense à cette époque-là, c'est toujours malgré moi. Mais, chaque fois que cela m'arrive, je me dis que je venais d'avoir dix ans pour rien. (*L'ainé* : 14)

Cette jeune vie est arrivée à une impasse : ses quatre dernières années sont vécues comme une somme de négativités inaugurées par les *avènements*. Ces *avènements* (comprendre *événements*) auxquels se réfère Faustin sont relatifs au génocide des Tutsi du Rwanda en 1994. Il est très intéressant ici que le protagoniste n'en parle que de cette façon euphémique. Il est non seulement conscient que ce sont ces événements qui ont précipité sa déchéance, qu'ils sont donc à l'origine de son exécution prochaine, mais Faustin les refoule aussi autant que faire se peut.

Ce refoulement est illustré par le refus non seulement de comprendre la réalité du génocide (il pense à des fictions de films (*ibid.* : 20)), mais aussi d'en parler délibérément. Par ailleurs, l'auteur ne lui fait narrer ces événements que de façon elliptique et discontinue. C'est par recoupages que nous reconstituons l'itinéraire de Faustin pendant le génocide : ayant fui devant les militants hutus de l'Interhamwe, il perd ses parents et survit dans la forêt avant de rencontrer les forces du FPR (Front patriotique rwandais). Pour la première fois, soupçonné d'être un « génocidaire », sous la menace de la torture, il raconte son expérience du génocide : « Était-ce pour sauver ma peau [...] ? Je fis un effort surhumain pour revenir sur les

rangs de la NRA (National Revolutionary Army) de Yoweri Museveni, actuel président de l'Ouganda, luttant alors contre le régime de Milton Obote.





fameux *avènements* que ma mémoire ne voulait plus revoir. Soudain, tout s'éclaircit. Ma bouche s'ouvrit toute seule et je parlai. » (*Ibid.* : 45-46).

Faustin se met alors au service des rebelles et entre à Kigali avec eux. À Kigali, Faustin devient un enfant de la rue, comme beaucoup d'autres orphelins rescapés du génocide. Là, en marge de la société, ces adolescents survivent grâce à de petits travaux, à la mendicité, aux petits crimes (vols, prostitution, drogues) (*ibid.* : 55). De tous ces boulots, le plus lucratif peut-être et certainement le plus important psychologiquement pour Faustin, c'est celui de guide auprès d'un journaliste anglais faisant des reportages sur le génocide pour les télévisions occidentales. Non seulement il gagne relativement beaucoup d'argent, mais il est aussi amené à affronter le passé traumatisant du génocide. Faustin, après avoir fait cavalier seul, rencontre ensuite un ex-enfant-soldat de sa connaissance qui lui fait intégrer le « QG », une maison en construction abandonnée où vivent une vingtaine d'enfants des deux sexes que celui-ci considère comme sa « petite famille » (*ibid.* : 51).

L'impact psychologique de la guerre civile sur Faustin s'illustre de façon plus concrète lorsqu'il rencontre Claudine, un agent social, qui tente de le resocialiser. Elle lui trouve une place dans un orphelinat, la « Cité des Anges Bleus ». Ici, il arrive à se rappeler les débuts du génocide, puis à en parler. À sa grande surprise, il y retrouve ses deux sœurs et son frère amenés là par un vieux prêtre qui les avait recueillis dans la brousse. Traumatisés par les *avènements*, ils ont perdu la parole. Grâce à Faustin, ils la recouvrent. Cette réunion inattendue des petits orphelins déclenche chez Faustin le désir de reconstituer toute la famille au complet dans leur village et le rêve utopique de normalisation de la vie, celui d'un retour à l'avant-guerre, et surtout celui de lendemains meilleurs :

Père est à Mabanza et Mère est avec lui. Nous rentrerons bientôt chez nous. [...] Il sera juste temps pour la récolte de bananes et la fête des *intore*. Comme avant, mon cousin Thaddée et moi, nous fabriquerons des jeux d'*igisoro* ainsi que des boucliers et des lances et nous nous mesurerons à la lutte durant la saison morte lorsqu'il n'y aura plus l'igname à planter et le sisal à couper. Je les [ses sœurs] regarderai grandir et le jour viendra où Esther et Donatienne se marieront. Alors, j'irai tuer deux vigoureux buffles, je leur offrirai les cornes pour orner la devanture de leur case. Je boirai la part de six guerriers, je danserai la danse des *intore* et je défierai à la lance les maris des douze amantes que j'aurai, entre-temps, conquises. (*Ibid.* : 77).



Malgré le traitement de prince qu'il reçoit à l'orphelinat, Faustin quitte l'institution et rejoint le QG, emmenant avec lui ses sœurs et son frère :

Ah oui, hein, j'étais heureux de manger à ma faim, de dormir dans un vrai lit sans être assailli par les moustiques et les rats. Seulement, je n'imaginai pas les choses ainsi. Une vie sans chahut, sans came, sans partie de jambes en l'air, ça ne se voit qu'au séminaire et encore! (*Ibid.* : 79).

Désormais, Faustin est l'aîné des orphelins et en l'absence de ses parents, c'est à lui qu'il revient, en cette qualité, d'assurer leur survie. Non seulement va-t-il pourvoir à leur nourriture, mais encore va-t-il acheter une arme pour protéger ses sœurs que trop d'hommes commencent à reluquer dans les rues. C'est avec cette arme qu'il tue un des habitants du QG qu'il surprend au lit avec l'aînée des sœurs, à la suite de quoi il se retrouve en prison.

S'il est vrai que le phénomène des enfants de rues en Afrique s'explique de plusieurs façons<sup>19</sup>, il est certain que chez Faustin, les *avènements* en sont l'origine. Ce phénomène est probablement l'un des traits les plus caractéristiques des crises sociopolitiques et économiques du continent. Cependant, aussi paradoxal que cela puisse paraître, les adolescents eux-mêmes tentent dans cette marginalité des rues de recréer un semblant de sociabilité (voir Kilbride, 2001). Le QG dans lequel vit Faustin constitue une famille de substitut avec son chef et un partage des rôles copié sur les structures sociales en vigueur. Faustin est l'« aîné des orphelins », le chef de « sa petite famille ». Sa volonté de protéger à tout prix ses sœurs et son frère le conduit à l'homicide, à commettre un crime d'honneur. Au juge qui l'interroge au cours de son procès, il déclare de façon téméraire : « Vous, si je couchais avec votre sœur, vous me feriez bien ce que j'ai fait à cette pourriture, non? L'honneur de la famille, ça ne se discute nulle part au monde, en tout cas pas chez les Nsenghimana. » (*L'aîné* : 135).

Le récit de Faustin est une condamnation des conditions de vie (insalubrité des lieux, maladies, violences physiques et sexuelles) dans les prisons rwandaises où sont parqués aussi bien des « génocidaires » que des prisonniers de droit commun comme Faustin, et de nombreux enfants se trouvent parmi eux (voir *Human*

<sup>19</sup> Les analystes parlent de « push-factors » (famines, sécheresses, insécurité, guerres, pauvreté, maladies) et de « pull-factors » (attraits de la ville, idéal de liberté, de modernité et de possibilités économiques). Voir le film *Everyone's Child* de Tsitsi Dangaremba (1996) sur la question.



*Rights Watch*, vol. 15, n° 6 de 2003). Monénembo dénonce ici la lenteur du processus judiciaire dans le Rwanda d'après le génocide et pose aussi la question morale de la condamnation des mineurs. Mais de façon plus générale, le roman aborde le sujet des séquelles psychologiques des guerres sur les enfants qui les ont vécues.

Faustin souffre de ce que les psychologues appellent « névrose post-traumatique ». Il avait toutes les chances de se refaire une vie avec l'aide de Claudine qui s'est intéressée à son sort. Cependant, l'adolescent n'a jamais su, jamais voulu saisir les chances qu'on lui offrait. Claudine n'a pu le sauver parce qu'en fait, il vivait dans une sorte d'autisme personnel. L'arrogance qu'il affiche devant ses juges pendant son procès, son refus systématique de coopérer et d'exprimer un regret pour son acte sont symptomatiques de son aversion de la re-socialisation. C'est avec indifférence qu'il accepte son exécution.

### **Enfants-soldats : victimes et avant-garde**

Les historiens sont presque tous unanimes que les guerres civiles qui ont secoué l'Afrique postcoloniale (Rwanda, Congo, Côte d'Ivoire, Liberia, Sierra Leone pour ne citer que les exemples les plus récents) et qui ont coûté la vie à des millions de personnes sont nées des crises du corps politique dans ces pays, crises nées elles-mêmes du despotisme des pouvoirs politiques en vigueur. Peut-être que davantage que ces chiffres, c'est le degré de violence qui a accompagné ces guerres qui dérangent le plus, surtout lorsqu'on sait le rôle important qu'y ont joué les enfants-soldats. Plutôt que d'en être les victimes, telles qu'aimerait les considérer une bonne partie de l'opinion publique, ils en ont été les instruments. Il est certain que cette instrumentalisation des adolescents est en dernière analyse à imputer aux adultes, comme le suggère le révérend-père Desmond M. Tutu :

Nous ne devons pas fermer les yeux sur le fait que les enfants-soldats sont à la fois victimes et agents de crimes. Ils commettent souvent des actes d'une violence très barbare. Cependant, quel que soit ce dont l'enfant est coupable, la responsabilité principale incombe à nous, adultes. Les enfants sont facilement entraînés à faire des choses qu'ils n'auraient jamais pu faire en



situation normale<sup>20</sup>. (Cité dans *The Use of Children As Soldiers in Africa*, 1999).

Cependant, cette interprétation des responsabilités des adolescents dans la déstabilisation de leurs sociétés, leur conception en tant que victimes de la manipulation des adultes enlève à ceux-ci toute capacité d'intervention dans la construction de leurs propres actes, bref nous empêche de voir en eux des agents de production de valeurs sociales et politiques. Des adolescents comme Badjoko comprenaient bien leur engagement comme une façon d'influencer les événements politiques, même si finalement cet idéalisme a été récupéré par des adultes.

Quelle est la place faite au corps social de la jeunesse dans les projets de société de l'Afrique contemporaine? Les sociétés africaines doivent-elles se laisser entièrement organiser et contrôler par les adultes? Voici les grandes questions auxquelles il faudra répondre. Les crises sociopolitiques postcoloniales ont bloqué les perspectives d'avenir et émoussé la patience des jeunes, fer de lance des politiques nationalistes des États fraîchement indépendants. L'irruption violente des jeunes sur la scène politique peut donc se lire comme une expression radicale de la volonté de se faire entendre. La crise de la jeunesse actuelle dont celle des enfants-soldats n'est que l'expression exacerbée, est avant tout une crise de l'État postcolonial. Dans *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, Achille Mbembe plaide pour une démocratisation des mœurs politiques et sociales en Afrique, libéralisation dans laquelle seraient prises en compte les capacités de créativité et d'innovation des jeunes :

Cette innovation est impossible à réaliser dans les contextes actuels, là où des systèmes rigides de direction des sociétés étouffent tout conflit, engendrant par le fait même des clivages radicaux qui font certes reculer, mais n'éliminent pas les menaces de démarcation lesquelles, à la longue, risquent de s'opérer sous le mode des explosions violentes. (Mbembe, 1985 : 244).

Les derniers mots de l'essai de Mbembe se sont révélés prophétiques. Ce qu'il soupçonnait en 1985 est maintenant réalité. Une démocratisation de l'État postcolonial, du corps politique en

<sup>20</sup> « We must not close our eyes to the fact that child soldiers are both victims and perpetrators. They sometimes carry out the most barbaric acts of violence. But no matter what the child is guilty of, the main responsibility lies with us, the adults. Children are easily coerced into doing things they would never have done in a normal situation. »



Afrique serait peut-être la solution envisageable pour endiguer la violence d'une jeunesse impatiente et frustrée. Sur le plan purement littéraire, avec l'apparition du personnage de l'enfant-soldat, nous sommes en effet bien loin des romans d'enfance classiques tels *L'enfant noir* ou *L'aventure ambiguë* qui nous présentaient une enfance, certes en crise, mais, somme toute, moins chaotique à tous les niveaux. Dans les textes dont il a été question ici, le corps politique aussi bien que le social connaissent une crise profonde.

Badjoko, Johnny Chien Méchant, Birahima et Faustin remettent en question la représentation idyllique que nous nous faisons souvent des enfants : êtres innocents, vulnérables, immatures, simples. Ce sont des enfants « terribles ». Les enfants qui menacent le *statu quo* ne manquent pas dans la littérature francophone. On se rappelle les Toundi (*Une vie de boy* de Ferdinand Oyono), les Boua (*Sahel! Sanglante sécheresse* de Mande-Alpha Diarra) ou Oumarou (*Le jeune homme de sable* de Williams Sassine). Cependant, la violence manifeste qu'on trouve chez les jeunes dans les romans les plus récents semble bien attester de l'urgence de leur situation. Les études récentes montrent bien que les jeunes refusent désormais de se faire coopter par les adultes et s'engagent de façon parfois destructive comme dans les textes de Badjoko, Dongala, Kourouma et Monénembo. Dans des sociétés régies par un pouvoir despotique, il ne devrait pas surprendre que le corps social démographiquement le plus important soit entraîné dans le cercle de la violence ambiante. Malgré les images repoussantes que véhiculent ces textes ou les représentations dépréciatives qu'ils offrent de l'Afrique, c'est un appel vibrant à aménager une place à la jeunesse qu'ils lancent tout en condamnant en même temps l'organisation politique et sociale de l'État postcolonial.

Aujourd'hui la notion d'engagement politique qui était omniprésente dans le champ littéraire francophone dans les décennies précédentes est pratiquement tombée en désuétude. Avec ces textes sur les enfants-soldats, la notion trouve encore ses défenseurs.

**Koffi Anyinefa** est professeur de littératures française et francophone à Haverford College, en Pennsylvanie. Ses travaux les plus récents, publiés entre autres dans *Research in African Literatures*, *The French Review*, *French Forum* et *Cahiers d'études africaines*, portent sur l'imaginaire colonial (Maupassant), le roman congolais (Dongala, Lopès) et la francophonie en tant qu'institution.



## Références

ABBINK, Jon et Ineke VAN KESSEL (dir.) (2005). *Vanguard or Vandals: Youth, Politics and Conflict in Africa*, Leiden, Brill.

ACHEBE, Chinua (1972). « Girls At War », *Girls At War*, London, Heinemann : 103-123.

AMOUZOU, Essè (2003). « Impact de la vidéo projection sur la socialisation des enfants au Togo », *Présence africaine*, n°s 167-168 : 93-102.

BOLYA (2002). *Afrique : le maillon faible*, Paris, Le Serpent à Plumes.

BADJOKO, Lucien (avec Katia CLARENS) (2005). *J'étais enfant soldat*, Paris, Plon.

CAMARA, Laye (1953). *L'enfant noir*, Paris, Plon.

CHEUZEVILLE, Hervé (2003). *Kadogo. Enfants des guerres d'Afrique centrale : Soudan, Ouganda, Rwanda, R-D Congo*, Paris, L'Harmattan.

COUAO-ZOTTI, Florent (2001). *Charly en guerre*, Paris, Dapper (version révisée).

DANGAREMBA, Tsitsi (1996). *Everyone's Child*, San Francisco, California Newsreel.

DIARRA, Mande-Alpha (1981). *Sahel! Sanglante sécheresse*, Paris, Présence africaine.

DONGALA, Emmanuel (2002). *Johnny Chien Méchant*, Paris, Le Serpent à Plumes.

GANDOULOU, Justin-Daniel (1989). *Dandies à Baongo : la culture de l'élégance dans la société congolaise contemporaine*, Paris, L'Harmattan.

GETREY, Jean (1982). *Comprendre L'aventure ambiguë*, Issy Les Moulineaux, Les Classiques africains.

GIROUX, Henri (1989). « Popular Culture as a Pedagogy of Pleasure and Meaning », dans Henri GIROUX et R. SIMON (dir.), *Popular Culture, Schooling, and Everyday Life*, Gramby, MA, Bergin & Garvey : 1-30.

GOLDBERG, Lawrence (1994). « The Political Status of Youth and Youth Culture », dans Jonathon S. EPSTEIN (dir.), *Adolescents and Their Music: If It's Too Loud, You're Too Old*, New York, Garland Publishing : 25-46.

HAMPATÉ BÂ, Ahmadou (1991). *Amkoullel, l'enfant peul*, Arles, Actes Sud.

HOBBS, Thomas (1977). *Leviathan*, New York, W. W. Norton & Company.

HONWANA, Alcinda et Filip DE BOEK (dir.) (2005). *Makers and Breakers: Children and Youth in Postcolonial Africa*, Trenton, Africa World Press.

HUMAN RIGHTS WATCH (2003). « Rwanda: Lasting Wounds: Consequences of Genocide and War for Rwanda's Children », Human Rights Watch Publications, New York, vol. 15, n° 6.

IWEALA, Uzodinma (2005). *Beasts of the Nation*, Harper Collins.

KANE, Cheikh Hamidou (1961). *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard.

KAPLAN, Robert D. (2000). « The Coming of Anarchy », dans Patrick O'MEARA et autres (éd.), *Globalization and the Challenges of a New Century*, Bloomington, Indiana University Press : 34-60.



KEITETSI, China (2002). *Child Soldier: Fighting for My Life*, Bellevue, Jacana.

KILBRIDE, Philip et autres (2001). *Street Children in Kenya: Voices of Children in Search of a Childhood*, Westport, Greenwood Publishing.

KOUROUMA, Ahmadou (2004). *Quand on refuse on dit non*, Paris, Seuil.

-- (2000). *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil.

LOCKE, John (2003). *Two Treatises of Government and A Letter Concerning Toleration*, New Haven, Yale University Press.

MBEMBE, Achille (2001). *On the Postcolony*, Berkeley, University of California Press.

-- (1985). *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.

MICHAÏLOF, Serge (dir.) (1993). *La France et l'Afrique. Vade-mecum pour un nouveau voyage*, Paris, Karthala.

MONÉNEMBO, Tierno (2000). *L'ainé des orphelins*, Paris, Seuil.

MURPHY, William P. (2003). « Military Patrimonialism and Child Soldier Clientelism in the Liberian and Sierra Leonean Civil Wars », *African Studies Review*, vol. 46, n° 2: 61-87.

NKASHAMA, Pius Ngandu (2003). « "Les enfants-soldats" et les guerres coloniales », *Études littéraires*, vol. 35, n° 1: 29-40.

OYONO, Ferdinand (1956). *Une vie de boy*, Paris, Julliard.

RENO, William (1998). *Warlord Politics and African States*, Boulder, Lynne Rienner.

RICHARDS, Paul (1996). *Fighting for the Rainforest: War, Youth & Resources in Sierra Leone*, Portsmouth, Heinemann.

ROSEN, David M. (2005). *Armies of the Young: Child Soldiers in War and Terrorism*, New Brunswick, Rutgers University Press.

ROSENBLATT, R. (1983). *Children of War*, New York, Anchor Press.

SAMURA, Sorious (2002). *Return to Freetown* (42'16"), London, UK, Insight News Television Limited.

SARO-WIWA, Ken (1998). *Sozaboy [Pétit Minotaire]*, Arles, Actes Sud; traduction française du roman du même titre paru en anglais en 1994.

SASSINE, Williams (1979). *Le jeune homme de sable*, Paris, Présence africaine.

SMITH, Stephen (2003). *Négrologie: pourquoi l'Afrique se meurt*, Paris, Calman-Lévy.

THOMAS, Dominic (2003). « Fashion Matters: La Sape and Vestimentary Codes in Transnational Contexts and Urban Diaspora », *Modern Language Notes*, vol. 118, n° 4: 947-973.

*The Use of Children As Soldiers in Africa* (1999). Publié par la « Coalition to Stop the Use of Children Soldiers ».

UTAS, Mats (2005). « Agency of Victims: Young Women in the Liberian Civil War », dans Alcinda HONWANA et Filip DE BOEK (dir.), *Makers and Breakers: Children and Youth in Postcolonial Africa*, Trenton, Africa World Press: 53-80.

